

INTRODUCTION

Par où débiter ce récit ? Par l'éducation ? Par la lecture des récits de *Tintin au Tibet* ? Évidemment, je pourrais évoquer mon incapacité à lire les bandes dessinées. J'ai la fâcheuse tendance à lire les bulles dans le mauvais sens. Dans le cadre de la bande dessinée de Hergé, j'ai vu les images, les tempêtes, l'Himalaya. Ce paysage fascinant, ce royaume des cieux. Il existe de nombreuses légendes sur les divinités de l'Everest. Mais commencer ainsi, ce serait passer à côté de mon histoire d'amour (de questionnements, de rêveries poétiques, de renversements) avec la Chine.

Elle débute certainement en 2005. Avec fracas, je quitte Paris, direction Moscou, puis Pékin en train. Un périple qui me fera prendre conscience d'une réalité bien différente de celle que je pouvais avoir imaginée. À cette époque, je venais tout juste de recevoir mon doctorat. Mes théories sur le mouvement et les qualités étaient encore fraîches. Je m'offrais le luxe d'une translation immobile depuis ma couchette. Les paysages défilaient, les kilomètres s'avalait. Puis soudain, ce fut la Chine, une frontière tout en lumière et en néons. Un building en plein désert. Telle était la première gare chinoise. J'ai le souvenir que tous les voyageurs s'étaient précipités à l'intérieur. Nous étions tous là depuis des heures à attendre de pouvoir trouver des commodités. Là, j'ai pris peur. Peur de la bousculade, peur de ne pas avoir le temps, peur de la collectivité. J'ai cru ne jamais survivre à cette expérience. J'entendais toutes les femmes se parler, échanger de ce dont elles

avaient besoin, se remaquiller à toute vitesse. Mes deux comparses de compartiment avaient veillé un peu sur moi, en me montrant l'horloge. Il fallait courir. Nous n'étions plus en Russie. Le temps était différent. Les néons, le train, rien n'attend en Chine. Il faut aller dans le mouvement, suivre le flux.

En 2005, comme pour bon nombre de Français, la culture chinoise m'était inconnue. Elle se mêlait pour moi d'ignorance et de croyances. Assise en ce petit bar d'un centre commercial, à Pékin, en découvrant la puissance du piment dans la soupe, je me suis mise à considérer que ma pensée allait de travers. En essayant de retirer un à un ces piments frais, en découvrant le goût du chou chinois, je remonte le temps de mes idéaux.

Née au moment des chocs pétroliers, des premières chutes économiques, j'appartiens à cette fabuleuse génération dite X. Nous étions tous condamnés à être sans avenir. Pas de boulot, les guerres, la maladie en prime (le sida, le cancer), le développement de la malbouffe, tout indiquait la fin du bonheur et de la jouissance. En parallèle apparaissaient de nouveaux dogmes, de nouvelles croyances ou fantasmagories liées à l'espace. L'ailleurs engendrait ses mythes et ses héros. Que dis-je ses super-héros ? Face à la nation en danger, la seule solution était donc le super-héros, solitaire et venu de l'espace. Son rôle : balayer le mal d'un revers de main.

J'ai été – et le suis certainement encore – fan de *Superman*. Rêve d'un super-héros m'emmenant danser dans les airs, remontant le temps et faisant valser le mal par son souffle glacé. Cependant quelque chose de cet espace temps n'est pas fait pour me plaire. J'ai toujours eu le sentiment que l'on volait ainsi à l'individu sa dimension d'action et de transformation sur le monde. Nous devenions ainsi irresponsables et passifs. Pour ma génération, la *Guerre froide* se résume, en quelque sorte, à ce constat : d'un côté, des super-héros venus d'un autre monde ; de l'autre, des pen-

INTRODUCTION

seurs vivants ayant entraîné des erreurs dans l'application de leur système théorique ; d'un côté, la politique écran de cinéma (la stérification); de l'autre, le froid, la mort, les idoles non encore détruites.

En relisant ces quelques lignes, je ris car j'entends déjà pousser les cris. « Non Sonia, tu ne peux pas voir cela sous cet angle... » Et pourtant, à force de confronter des discours économiques, sociaux, politiques et artistiques, j'ai pris conscience que malgré le développement de notre hyperconnexion, nous restons en Europe sur une vision binaire (désormais proche du classicisme). Le héros finit par vaincre, la morale est sauve. Puis nous rentrons chez nous, sans avoir résolu aucun des problèmes présents. Souvent des étudiants me disent : « Bah, c'est comme cela, on ne peut rien faire, alors votre projet n'a pas de sens. La *Forêt des âmes*, ici on s'en fout. » Face à leur discours, je m'arrache les cheveux, j'essaie de leur faire comprendre que tout est possible, que le réel comme le virtuel peuvent se maîtriser. L'avenir est grand mais pour cela il faut sortir de cette ère du vide. Heureusement, pour moi, j'ai découvert assez vite la boîte à outils la plus utile qui soit : la philosophie. Une matière étrange qui fait encore hurler les lycéens et les étudiants. C'est, en France, un très vilain mot. La philosophie y est mal connue, mal aimée. Mais c'est avec elle que je voyage dans le temps et que le quotidien devient un terrain de jeux et d'expérimentations.

Ma première rencontre avec la Chine a révélé cela.

Mon retour de Pékin fut un déchirement. Paris était devenue oppression, système de pensée binaire. Alors, j'ai commencé à me rendre régulièrement dans le XII^e arrondissement au cœur du marché chinois. Le plaisir de cette langue qui m'est inconnue, les odeurs. En méditant dans ce quartier, en faisant des découvertes culinaires, j'ai repensé à ce qui m'intéresse le plus en philosophie : l'intuition, la sensibilité, les qualités.

VOYAGE AU CŒUR DU TIBET

Le temps et l'espace deviennent alors des terrains de jeux sensoriels. Ils s'épousent, divorcent, finissent par s'emmêler non dans une frustration pragmatique mais dans un élan poétique. Et je retrouve ici cette notion qui ne me quittera jamais et sur laquelle je travaille encore : le mouvement (que je nomme errance aussi parfois).

Il n'a pas seulement un sens mécanique. Il est intuitif, imperceptible et pourtant bien présent ! Expliquer cela à des universitaires, il y a plus de dix ans, était un défi de taille. Mes camarades me taxaient de tous les noms.

Pourtant je n'ai pas failli, et peu à peu je me suis tournée, avec étonnement, vers les textes issus des *pensées orientales*. En 2000, ni le confucianisme ni le taoïsme n'apparaissaient comme des philosophies (au sein de l'université). La philosophie est grecque. Pas de discussion possible.

En découvrant ces textes fondateurs, je me demandais pourquoi nous avons perdu notre capacité de voir comme un Lucrèce ou un Héraclite ? Les fleuves les éléments n'auraient-ils plus aucune importance aux yeux d'une pensée devenue mécanique ? Pourtant Galilée lui-même nous faisait réfléchir selon l'ordre naturel des choses, il mettait en perspective.

PREMIER VOYAGE AU TIBET

Pour comprendre tout cela, j'ai motivé un ami (Guillaume) à réaliser un défi de taille : venir avec moi en Chine, traverser le Tibet, puis nous rendre au Népal ; enfin, repartir de l'Inde vers la France. Nous sommes en 2007. Guillaume est professeur dans un lycée. Il enseigne la physique. Il aime les mathématiques, et ne cesse de réfléchir à la notion de spectre lumineux. C'est aussi un excellent sportif et un grand voyageur.

INTRODUCTION

Nous sommes partis avec en poche la carte que j'avais trouvée. Une carte représentant l'Himalaya, ses routes et ses chemins. Le Tibet, le Bhoutan, le Ladakh, le Népal, le Sikkim y figurent. Les noms des villes y figurent en plusieurs écritures. Nous n'avions pas d'autre autorisation que celle-ci pour demander le droit d'entrer au Tibet. Nous avons pris un avion en direction de Pékin, puis, un autre vers Chengdu, la capitale du Sichuan.

Cette ville a d'abord été un labyrinthe, puis un terrain de jeux, de découvertes culinaires et d'émerveillements. Nous avons déjeuné avec des ouvriers d'un chantier, découvert les centres commerciaux gigantesques. Mais ce n'est pas là le seul intérêt de cette ville. Elle vibre de son histoire. À la fin du règne des *Shu*, le chef Meng Chanf fit planter des hibiscus sur les remparts de la ville. Cela confèrera à la ville son surnom de *Róngchéng* (蓉城), la *ville des hibiscus*.

Avec toute l'audace et la volonté que nous avons, nous avons franchi, le seuil d'une agence de voyage. Là, nous avons balbutié en anglais que nous voulions nous rendre à Lhassa. D'abord, il y a eu un regard interloqué. Rares sont les voyageurs qui osent s'y rendre seuls. Puis on nous a pris nos passeports et demandé de revenir trois jours plus tard.

Durant ces journées d'attente, nous avons profité de la ville, de ses immenses rues comme des plus petites. Chengdu se dévoile avec douceur aux promeneurs. Le quartier commerçant se concentre autour de Dongfeng Lu et de Dong Dajie, au sud-est de la grande statue de Mao et du *Centre des expositions*. Il existe une infinité de spécialités locales. Nous n'avons pas eu le temps de toutes les goûter, mais n'hésitez pas à vous arrêter pour savourer une soupe de nouilles dans les échoppes sur le trottoir. Il est très agréable aussi de pousser la porte des salons de thé pour y savourer un thé au jasmin.

Le temple *Wenshu* est un monastère érigé sous les Tang. C'est le temple bouddhique le plus vaste et le mieux préservé de Chengdu.

L'air y est chargé d'encens et il est très agréable de se laisser emporter par le murmure des psalmodies. Malgré le flot des fidèles, ce lieu demeure paisible.

Chengdu est une ville pleine de surprises, au détour d'une rue, dans une échoppe aux allures de boucherie, nous avons pris le temps d'un massage. Nous sommes restés, je crois plus de deux heures sous les mains de deux jeunes femmes. En même temps se déroulait une série chinoise à la télévision. Elles échangeaient sur les héros tout en nous apprenant à prendre conscience de nos muscles. Puis, elles nous ont proposé des ventouses. Au début, nous n'avons pas bien compris. Mais nous avons accepté. Grand bien nous a fait, pas un jour malgré les distances, les mauvais bus qui ont suivi, la lourdeur de nos sacs à dos, nous n'avons eu mal au dos. Il faut cependant accepter d'avoir le dos de toutes les couleurs passant du rouge au mauve puis au jaune, puis au vert... Un jour, je retenterai l'expérience.

Quand nous sommes passés à l'agence, on nous a expliqué qu'un taxi viendrait nous chercher et nous conduirait à l'aéroport avec nos billets et nos passeports pour le Tibet. À un coin de rue, comme promis, très tôt le matin – il faisait encore nuit –, un taxi est venu. En quelques minutes, nous sommes arrivés à l'aéroport, puis assis dans l'avion pour Lhassa.

Chengdu, la capitale du Sichuan, s'éloignait, nous avons survolé un court instant le *bassin Rouge*, puis tout de suite le plateau du Tibet et ses hauteurs. Les sommets touchaient de leur ombre la carrosserie de l'avion. L'Himalaya nous dévoilait ses mille et une facettes. Entre neige et désert. Puis, l'avion a atterri, sans la sensation d'atterrissage habituelle, à l'aéroport de Lhassa. À près de quatre mille mètres, on ne sent pas l'avion se poser de la même façon. C'est comme si nous étions dans un entre-deux. Entre la terre et les cieux, la région autonome du Tibet s'ouvrait à nous.

Les six jours que nous passâmes au Tibet furent féeriques mais

INTRODUCTION

rudes. Nous étions aux prises avec nos rêves, nos idées reçues et la réalité. Je crois qu'à cette époque, nous avons eu du mal à voir, et à saisir cette région. Nous avons frôlé son âme, sans pouvoir la rencontrer. Nous avons parcouru des kilomètres jusqu'à la frontière népalaise, sans pouvoir nous pencher sur les innombrables détails. Nous avons saisi des images, touché des lumières, exploré l'espace et son manque d'oxygène, croisé une population, partagé des rires... Cependant, plus nous avançons, plus nous allions vers les profondeurs de son mystère. Nous avons quitté cette terre par la *Route de l'amitié*. C'est un long serpent de cailloux, qui défie l'Himalaya, en le traversant. Dans la voiture trouvée au hasard au village de Tingri, je regardais le Tibet se refermer sur ses mystères. Depuis ce jour, je n'ai eu de cesse de vouloir y retourner.

Quand on revient d'un tel périple, à qui évoquer ce que nous avons vu et traversé ? Nous avons gardé les secrets des forêts profondes du Népal, les angoisses liées aux inondations en Inde, aux bus du vertige, etc. Nos vies ont repris leurs cours et leurs habitudes.

C'est en 2010, avec la rencontre de Corinne, une journaliste chinoise, installée et mariée en France, que j'ai à nouveau pu parler du Tibet. Enfin, au début, j'ai surtout écouté. Elle m'a conviée à rencontrer des chercheurs tibétains de passage à Paris. J'étais stupéfaite par leur sagesse et leur recherche de la compréhension des racines de cette culture. Cependant leurs discours souffraient des interventions de curieux français. Loin de préférer l'écoute, ils lançaient leurs expériences, et assommaient l'auditoire de remarques pleines d'*a priori*. Face à ce spectacle, je restais muette. Corinne me le fit d'ailleurs remarquer. En réponse, je lui avouai avoir eu l'impression que nous (Français, et Parisiens de surcroît), nous passions complètement à côté du sujet. Elle me lança : « Pourquoi, ne demandes-tu pas l'autorisation, cette fois, pour retourner au Tibet ? »